

sous Théodoric, 120,000 ; en 774 sous Désiré roi des Lombards 50,000, en 962 sous Jean XII, 40,000 ; en 1197, sous Innocent III, 35,000. Puis vint le transfert du siège pontifical à Avignon et l'exode qui l'accompagna. Quand Grégoire XI fit retour dans la Ville Éternelle, elle était réduite à une population de 17,000 âmes. Entourée d'une campagne déserte, ravagée chaque année par la malaria, sans commerce et sans industrie, elle ne survécut que parce qu'elle était le siège de la papauté. L'accroissement de Rome est déjà sensible sous Léon X qui la vit passer de 40,000 à 60,000 habitants. Le sac terrible de 1527 la fit retomber à 33,000, mais déjà elle en comptait 109,729 en 1600. En 1700 elle en avait 141,784 et en 1797, 166,280. La révolution, puis la captivité du pape provoquèrent une nouvelle période de dépression démographique. De 147,026 âmes en 1799, le chef-lieu du département du Tibre tombe en 1812 à 117.882. Depuis lors l'ascension a été continue ; les chiffres sont de 176.002 en 1853, de 226,022 en 1870 à la veille de l'occupation italienne. La capitale du nouveau royaume prit un rapide essor : elle avait, en 1901, 462,783 habitants et en compte actuellement, par suite de l'« afflux urbain », provoqué par la guerre dans tous les pays, plus de 700,000.

Paul Hamélius.

(26 avril 1868-23 février 1922.)

L'Université de Liège et, peut-on dire, la science belge tout entière, viennent de faire une perte des plus sensibles en la personne de M. Jean-Paul Hamélius, décédé à Liège, après une courte maladie, le 23 février 1922.

Paul Hamélius naquit le 26 avril 1868 à Ypres, où son père, médecin-major de régiment, se trouvait alors en garnison. Mais ses attaches familiales étaient luxembourgeoises. Ayant perdu son chef très jeune encore, la famille alla s'établir à Metz, et c'est là que le jeune Paul fit ses premières études au gymnase impérial allemand. En 1880, il revint en Belgique et fut successivement élève des athénées d'Arlon et de Bruxelles. Dès l'âge de treize ans, une vocation précoce lui avait fait décider qu'il serait professeur. Il entra à l'École normale des Humanités de Liège en 1884 et en sortit avec le titre de professeur agrégé en 1888. Surveillant à l'athénée de Tournai (1888-1891), professeur aux athénées de Charleroi (1891-1894) et d'Ixelles (1894-1904), il succéda à son vieux maître Oswald Orth dans la chaire d'anglais de l'Université de Liège le 20 octobre 1904. Il était docteur spécial

en philologie germanique de Liège depuis le 19 février 1898. Son enseignement s'accrut successivement des cours d'histoire approfondie de la littérature anglaise (6 novembre 1905) et de notions sur les littératures modernes (30 octobre 1906); ce dernier lui fut attribué lors de la retraite de G. Kurth, qui en était titulaire. Professeur extraordinaire en 1910, il reçut l'ordinariat en 1919.

Hamélius parlait et écrivait l'anglais à la perfection; non pas avec la perfection relative dont se contente un étranger, mais comme un indigène instruit et cultivé. C'avait été l'une des grandes ambitions de sa vie d'arriver à une maîtrise complète de cette langue difficile entre toutes quand on veut en posséder le détail infiniment complexe, et les efforts qu'il avait consacrés à cette acquisition durant une partie de sa jeunesse et toute sa maturité avaient été couronnés d'un plein succès. Il n'était pas moins à l'aise en français et en allemand. Parlant depuis l'enfance le dialecte de ses parents, Luxembourgeois l'un et l'autre, ayant de par ses solides études au gymnase une ancienne familiarité avec la belle littérature classique allemande, il lui en était resté ce goût pour la poésie, propre à tous ceux qui ont touché en quelque manière au romantisme germanique. De plus, quand il employait l'allemand, l'élégance et la pureté de sa diction faisaient l'admiration des Allemands qu'il rencontrait. Mais Metz n'était pas plus en 1875 qu'aujourd'hui une ville allemande. S'il y fréquenta les écoliers prussiens amenés par l'occupation, il garda aussi de son séjour en Lorraine le goût et le culte de la langue française qu'il parla toute sa vie avec un accent très français, légèrement teinté de lorrain. Et ce dernier trait achevait de donner sa physionomie particulière à ce Belge luxembourgeois, si anglais à la fois et si français, qu'on en oubliait que sa langue maternelle était un parler allemand et qu'une partie de son éducation avait été allemande. Ajoutons, enfin, qu'il apprit le flamand relativement tard pendant son séjour à Tournai, mais d'une manière très approfondie, qu'il savait l'italien et le suédois et lisait couramment l'espagnol.

L'étude des langues était pour Hamélius un moyen plutôt qu'un but. Parmi ses maîtres, c'était G. Kurth qui, par ses immenses lectures et sa connaissance encyclopédique de toutes les littératures, avait eu le plus d'influence sur sa formation. A son exemple, Paul Hamélius rêvait d'embrasser dans son esprit l'ensemble des lettres européennes depuis le moyen âge. Mais ces deux hommes étaient néanmoins bien différents. Kurth était un romantique par instinct plus encore que par système. Il est moins aisé de définir le crédo littéraire d'Hamélius, mais il fut à peine effleuré par le romantisme. Très indépendant, très éclec-

tique, très accessible aux qualités de la forme sans oublier celles du fond, il aurait, je crois, affirmé son désir de ne juger l'œuvre qu'au point de vue exclusif de la beauté littéraire. Quoi qu'il en soit, sa connaissance de la littérature anglaise, fondée sur une vie d'études, son commerce ancien avec les classiques allemands, sa familiarité avec les vieilles littératures du Nord, la littérature flamande ancienne et moderne, plus tard d'immenses recherches dans les lettres françaises et anglaises du moyen âge, avaient fait de lui un des hommes les plus compétents en histoire littéraire.

Notre collègue n'arriva à l'Université qu'après seize ans d'enseignement moyen. Conscient de sa valeur et désireux de se produire sur un théâtre digne de ses talents et de son travail, il avait passé ces seize années à parfaire sa préparation par un labeur opiniâtre, y consacrant ses veilles et ses nuits quand la journée ne suffisait pas. Nous reparlons plus loin de ses publications de début dont plusieurs sont d'un maître. Déjà alors, l'excès de travail faillit compromettre une santé qui ne fut jamais bien robuste et lui-même nous racontait que quand on le vit partir en cure pour Aix-les-Bains, en 1902, son aspect était celui d'un homme tellement épuisé par la maladie que plus d'un craignit de ne plus le voir revenir. Il n'en fut rien heureusement. Mais Hamélius était un consciencieux. S'il se croyait le droit de réserver ou de prendre du temps pour ses études personnelles, jamais il ne pensa négliger ses devoirs professionnels, ni s'accorder quelque facilité qui eût été aux dépens des élèves. A l'athénée comme à l'université, ce fut toujours le même souci de bien faire, de faire mieux le lendemain que la veille. Indifférent aux considérations de famille et de concurrence scolaire, ayant un dédain supérieur pour la paperasse administrative, il cherchait, non à être un rouage docile dans la machine enseignante, mais à former des élèves, à leur faire part de ce qu'il savait lui-même. Il discutait volontiers sur les méthodes concrètes d'enseignement, aimait à entendre l'avis de collègues et sollicitait fréquemment leur jugement sur le choix des auteurs, des lectures, des méthodes de travail. Cela ne l'empêchait du reste pas d'en agir à sa guise. Ceux de ses amis qui l'ont connu avant son arrivée à Liège pourront mieux que nous apprécier ce qu'il fut comme professeur d'athénée; mais son impeccable conscience professionnelle, sa haute probité pédagogique étaient des qualités trop innées en lui pour qu'on puisse en reporter la genèse à ses débuts universitaires. Homme de devoir, il le fut toute sa vie; s'il tomba jeune encore au champ d'honneur de la science, le seul excès qu'il eût à se reprocher fut de n'avoir pas assez ménagé ses efforts dans le labeur.

Le 11 novembre 1904, Hamélius faisait à l'Université de Liège sa leçon d'ouverture, une causerie brillante et spirituelle sur Shakespeare, qui fut fort remarquée. Il avait alors trente-six ans. Son allure alerte, la mobilité de sa physionomie, sa parole vive et animée suscitèrent chez ses premiers auditeurs un vif mouvement de curiosité; bientôt ils se rendirent compte de l'étendue et de la sûreté de ses connaissances et ce fut alors, parmi les lâches et les mous, une espèce d'épouvante. Il ne tarda pas, pour beaucoup d'élèves, à devenir le professeur terrible: c'est que, comme Kurth, il croyait que le niveau de l'université doit être réellement supérieur et il était impitoyable pour toutes les nullités qui s'y hasardaient. Rien n'était plus éloigné de son caractère qu'une mesquine vanité de pion en mal de faire sentir sa férule. Tout en estimant beaucoup ses anciens maîtres, avec lesquels il garda jusqu'à la fin d'excellentes relations, il ne pouvait s'empêcher de sentir combien il leur était supérieur, de se rendre compte des lacunes qu'ils avaient laissées dans sa formation. L'ancienne École normale des Humanités avait vécu et se trouvait remplacée par un nouveau doctorat en philosophie et lettres divisé en multiples sections, à l'horaire surchargé, au programme encyclopédique. Hamélius était loin de se sentir à l'aise dans ces cadres, trop étroits et trop rigides à son avis (1); cela ne l'empêcha pas néanmoins de s'atteler de toutes ses forces à une réforme des études en attendant qu'il pût songer à celle des programmes. La multiplicité des matières, déjà sensible pour les élèves d'autres sections, était écrasante pour les étudiants germanistes obligés de mener de front l'étude de trois langues modernes et celle de nombreux cours d'histoire et de philosophie. Hamélius faisait de son mieux en intervenant auprès de ses collègues pour alléger quelque peu la charge de ses élèves surmenés; il faisait valoir que la formation spéciale est impossible si les cours de formation générale occupent tous les loisirs de l'élève. D'autre part, il suivait de très près les étudiants, veillait aux leçons qu'il leur faisait faire, s'occupait méticuleusement de leurs dissertations doctorales. A ses yeux, un professeur d'anglais ne peut se contenter d'une étude théorique de la langue: il exigeait des élèves qu'ils allassent passer au moins une fois leurs vacances en Angleterre. Du reste lui-même ne parlait à ses auditeurs que l'anglais depuis la rentrée d'octobre jusqu'à la fin de l'année. Il est difficile d'estimer jusqu'à quel point cette

(1) Il prit en 1920 l'initiative d'un plan de réforme et surtout de simplification de ce programme trop touffu. La mort ne lui permit pas de poursuivre l'achèvement de ces projets.

réforme radicale dans les habitudes de la section germanique a porté des fruits, vu le petit nombre d'années qui s'écoula entre les débuts d'Hamélius et la grande crise de 1914, laquelle bouleversa, avec bien d'autres choses, les conditions normales de l'enseignement. Mais il est certain qu'il fut désormais impossible pour des élèves hâtivement préparés par une teinture superficielle des langues modernes de se présenter aux examens avec quelque chance de succès. Il fut entendu que tenter les études germaniques sans une sérieuse préparation pour l'anglais, c'était courir au devant d'un échec certain.

Hamélius ne fut jamais un pédagogue au sens classique du mot. Son esprit primesautier, volontiers emporté par l'inspiration du moment, s'astreignait malaisément à suivre une voie jalonnée d'avance. Il ne sut pas toujours exactement laquelle de ses heures devait s'appeler « explication d'auteurs » et laquelle « exercices ». A tout moment, à propos de tout, à propos de rien, il faisait de la grammaire, de la métrique, de la phonétique, de l'histoire littéraire. Son enseignement était admirablement suggestif, il était vivant, il ébranlait profondément les facultés de l'élève, si bien que pas une des possibilités qu'il portait en lui n'échappait à la secousse. Mais la méthode, au sens propre du mot, lui faisait défaut. Ceux à qui manque toute originalité et qui n'ont pour eux que leur méthode, je veux dire celle qu'ils ont achetée avec leur manuel chez le libraire, pourront lui jeter la pierre. Pour nous, qui constatons le vide immense que laisse sa disparition dans le corps enseignant de Liège, nous ne pouvons que regretter le petit nombre de ces maîtres dépourvus de méthode, si l'on veut, mais qui savent si bien donner le goût de l'étude aux élèves qu'ils forment.

Sociable par nature, ayant toujours le besoin de sentir autour de lui le contact de camarades à qui communiquer l'activité de sa pensée, Hamélius rêvait à son arrivée à Liège d'une espèce de cercle où les jeunes professeurs d'une ou de plusieurs facultés se fussent retrouvés régulièrement chaque semaine pour causer de leurs lectures et de leurs travaux. Pendant un peu plus d'un an, un certain nombre de jeunes chargés de cours se retrouvèrent chaque vendredi dans le « quartier » d'Hamélius, rue Méan. On y fit peu de savants travaux, mais on apprit à se connaître et à s'estimer, et ces réunions, trop tôt interrompues, ont laissé à tous ceux qui y prirent part le meilleur souvenir. Néanmoins, Hamélius ne réussit point à créer le foyer de vie intellectuelle qu'il rêvait et l'échec lui fut pénible. Arrivé à Liège débordant de généreux enthousiasme, d'ardeur pour la recherche et l'enseignement, il ne demandait que de donner à ce double idéal tout son

temps et toutes ses forces. Il lui fut véritablement douloureux de constater qu'il était presque seul à poursuivre sa noble chimère. Les intérêts de famille, de politique, des préoccupations personnelles, que sais-je, absorbaient chez d'autres une grande part de l'activité qu'il eût voulu, lui, ne consacrer qu'à la science. Ses désillusions, du reste, si elles enlevèrent quelque chose à l'éclat de son jeune enthousiasme, ne purent jamais en éteindre complètement la flamme. Jusqu'au soir de sa vie, la passion d'apprendre et de découvrir le posséda tout entier. Rarement on le vit las d'enseigner; jamais il ne s'avoua fatigué de chercher et de s'instruire.

L'œuvre d'Hamélius porte un cachet bien personnel (1). Elevé en partie au loin, il aimait beaucoup la Belgique. Il resta cependant toute sa vie très étranger à nos petites querelles intestines et c'est en quelque sorte du dehors qu'il les jugeait. Ce trait est nettement sensible dans son *Histoire politique et littéraire du mouvement flamand* (1894). Cet ouvrage d'un jeune homme de 26 ans restera. Venu après d'autres critiques belges, hollandais, allemands, Hamélius y fait preuve d'une sûreté de jugement et de goût littéraires qui n'ont peut-être pas assez été remarqués. Oubliés par la grande critique qui ne s'attache guère aux langues peu répandues ni aux auteurs de second plan, trop louangés par leurs amis et collaborateurs, nos écrivains flamands trouvent en Hamélius un juge équitable et bienveillant qui sait discerner leurs qualités et leur assigner les rangs divers qu'ils méritent. Ses appréciations politiques sur une question toujours actuelle en Belgique sont encore intéressantes à relire après trente ans de date. Hamélius avait un goût très vif pour tout ce qui touchait à la politique. Il lisait passionnément les journaux et s'intéressait surtout à la politique internationale pour laquelle sa connaissance des langues et ses voyages lui donnaient une compétence spéciale. Néanmoins, sauf de rares exceptions, ses travaux ultérieurs sont consacrés exclusivement aux recherches littéraires.

L'un des plus importants (en allemand) a pour objet la critique dans la littérature anglaise des xvii^e et xviii^e siècles. Ce travail lui servit de thèse lors de son doctorat spécial, passé devant la

(1) La liste des publications que nous donnons à la fin de cette notice n'est certainement pas complète. Étranger à toute vanité personnelle, Hamélius oubliait lui-même ses travaux au fur et à mesure qu'il en entreprenait de nouveaux et il ne songea jamais à tenir à jour sa bibliographie. Il serait souhaitable que l'on signalât les lacunes et les inexactitudes de celle que nous soumettons au lecteur.

Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, le 19 février 1898. Ce doctorat fut très remarqué. A la soutenance, le jeune docteur spécial répondit avec une parfaite aisance en français, en flamand, en anglais, en allemand, à tous les objets. On sut dès lors que Liège comptait un germaniste de première force et que le jour où une chaire serait vacante, il saurait dignement l'occuper.

La Kritik in der englischen Literatur soumet à un examen très serré les appréciations courantes sur les influences dominantes de la littérature anglaise moderne. Le mouvement néo-classique, dont l'initiateur est Ben Jonson, ne fut pas créé par l'influence française, il lui est antérieur; cette influence, qui est réelle, a été fortement exagérée. Si, avec Hamélius, on appelle romantisme l'ensemble des courants antérieurs au classicisme, qui subsistèrent concurremment avec celui-ci et reprirent une nouvelle vigueur après le début du XVIII^e siècle, on admettra avec lui que le romantisme ne fut jamais éclipsé complètement en Angleterre par le classicisme et que notamment les théoriciens de la critique lui restèrent fidèles, alors que les poètes sacrifiaient en masse au préjugé classique. L'avènement du romantisme proprement dit en Europe s'explique ainsi par les conditions spéciales de la littérature anglaise.

C'est encore au problème du romantisme, envisagé spécialement au point de vue de la comédie et de l'essence du comique, que Hamélius s'attaque dans *The Theory of Romantic Comedy*. « C'est un exposé très intelligent des théories par lesquelles des esthéticiens allemands tels que Hegel, Schlegel, Vischer ont justifié la comédie fantaisiste de Shakespeare, la comédie qui n'a aucun dessein moral précis, aucune tendance — par opposition à la comédie de mœurs (Plaute, Térence, Molière) (1). » On voit ici combien Hamélius avait profité de son éducation allemande. En particulier, l'esthétique de Hegel, pour lequel il professait une grande admiration, lui fournit la base d'un système logique sur lequel appuyer ses raisonnements; c'est ce qui lui donne d'emblée une grande supériorité sur les critiques anglais qu'il combat.

C'est également le XVII^e siècle anglais qui l'occupe dans ses études sur Southern (*The Source of Southern's Fatal Marriage*) dont il édita avec des notes très complètes une pièce à clé *The*

(1) Cette appréciation très exacte est due à mon collègue de Bruxelles, M. P. de Reul, qui a bien voulu me communiquer des notes personnelles sur les publications d'Hamélius. Je lui en exprime ici ma vive gratitude.

Loyal Brother. Il y démêle avec beaucoup de sagacité les multiples allusions politiques et autres que contient la pièce.

Parmi ses autres travaux, il faut faire une place à part au *Mandeville* et au *Robin Hood*, inachevés l'un et l'autre; ils marquent une étape dans l'évolution de sa pensée et affirment sa maîtrise dans des questions de plus en plus vastes de littérature comparée. Son dernier article, paru quelques jours avant sa mort : « La Littérature des proscrits en Angleterre », donne une idée de l'ampleur d'un problème embrassant toute une littérature internationale, depuis les ballades du moyen âge anglais jusqu'à l'*Hernani*. Les conversations de notre ami durant les derniers mois de sa vie nous tenaient au courant des immenses recherches, le plus souvent infructueuses, que lui occasionnait l'insaisissable *Robin des Bois*. Pour Mandeville, au contraire, il était arrivé à une conclusion ferme. L'opinion, exprimée avant lui, que l'auteur anglais connu sous le nom de Sir John Mandeville n'est autre que notre Jean d'Outremeuse, cette opinion était devenue pour lui une conviction, qu'il défendait en s'appuyant sur une étude très approfondie du texte. Aussi n'hésite-t-il pas à publier son édition très soignée (dans la série *Early English Texts*) sous le titre *Mandeville's Travels*, translated from the French of Jean d'Outremeuse. (Vol. I. Text. 1919.) Une deuxième partie comprenant l'introduction et les notes reste encore à paraître.

Dans son dernier ouvrage paru quelques semaines avant sa mort, Hamélius, sans quitter la littérature comparée, revient aux lettres belges. Son *Introduction à l'histoire de la littérature française et flamande de Belgique* a son origine dans des conférences faites en Angleterre dans un but de propagande nationale. Comme tous les Belges qui ont beaucoup résidé au dehors, Hamélius se rendait compte de la difficulté que l'on éprouve à donner à des étrangers une idée de ce qu'est la Belgique. Aussi son ouvrage est-il très différent des manuels d'histoire ou de littérature en usage dans nos écoles. Nulle part il n'est plus personnel que quand il parle du moyen âge, des *Quatre fils Aymon*, du *Chevalier au Cygne*, de *Jean d'Outremeuse*. Dans les siècles suivants on remarque le portrait très en relief du prince de Ligne et une touche très personnelle aussi dans les études sur Ch. De Coster et Gezelle. Si l'on en croyait l'avant-propos du livre, ce ne serait guère qu'un ouvrage de vulgarisation. Il faut s'entendre : Hamélius y expose ses vues sans étalage d'érudition et sans notes justificatives; ce que l'auteur « vulgarise » ici, ce sont ses idées à lui, pour une bonne part encore inédites, et fondées sur une étude très personnelle des textes. Ce n'est pas précisément ce que l'on entend d'ordinaire par vulgarisation.

A la fin de sa vie, Hamélius était de plus en plus convaincu que l'on a tort de considérer comme issues du génie du peuple les œuvres même les plus populaires du moyen-âge. C'est à Ovide qu'il rattache la légende du Chevalier au Cygne. C'est dans l'antiquité classique aussi qu'il recherche les premières origines de la rime, cet élément caractéristique de la métrique des langues modernes (*Bijdrage tot de geschiedenis van het rijm*). Il ne croyait pas davantage, en étudiant *Robin Hood*, découvrir des créations spontanées de la muse populaire. Malgré l'indéniable affinité intellectuelle, malgré la très réelle sympathie qui unissait Hamélius à Kurth, on voit ici combien le disciple s'était éloigné des idées du maître. Entre l'*Histoire poétique des Mérovingiens* et les *Légendes épiques* de M. J. Bédier, Hamélius affirmait nettement ses préférences pour le second ouvrage.

La déclaration de guerre d'août 1914 trouva Hamélius à Liège. Comme pour beaucoup d'autres, la grande crise lui révéla à lui-même combien il était patriote, et son tourment pendant les heures du siège fut de se demander quel service il pourrait bien rendre à son pays. La description très sobre qu'il a donnée des brèves heures de la résistance, puis de l'entrée des Allemands ⁽¹⁾, se lit encore avec intérêt aujourd'hui. Aussitôt qu'il lui fut possible, il quitta la ville et le territoire envahi pour se retirer à Bruxelles d'abord, puis en Angleterre. Les quatre années de guerre qu'il passa à Londres se partagèrent entre le travail scientifique, qu'il n'abandonna jamais, et la collaboration à l'œuvre de la défense nationale. D'un côté, par ses connaissances de polyglotte il se rendait éminemment utile dans les offices de renseignements; d'autre part, par la parole et par la plume, par des conférences et cours publics, il travaillait à faire connaître notre pays en Angleterre et rendait à ceux de nos compatriotes qui y étaient réfugiés de multiples services. Ce séjour prolongé en Angleterre acheva de donner à Hamélius la conscience de sa pleine possession de la langue anglaise. Mais, chose remarquable, lui qui avait toujours été un nomade et un déraciné, il s'ancra désormais dans son pays belge et ne demanda plus qu'à y couler en paix des années qu'il pouvait espérer être encore nombreuses.

Pendant longtemps, en effet, Hamélius avait aimé à vivre comme l'oiseau sur la branche. Ce n'est qu'en 1910 qu'il eut son habitation à Hermalle-sous-Argenteau, qu'il échangea en 1912 pour la maison de l'avenue des Thermes, à Liège, où il mourut.

Jusqu'à ce moment, son pèlerinage sur cette terre avait été véritablement un voyage perpétuel. Il connaissait la France et

(1) *The Siege of Liège, 1914.*

l'Allemagne, avait séjourné en Suède, visité à diverses reprises l'Italie, il avait poussé jusqu'en Espagne et fait le voyage de Constantinople par Vienne et Budapesth. Je ne parle pas de la Grande-Bretagne où il allait plusieurs fois tous les ans. Ce n'était pas fantaisie de grand seigneur, car, sans fortune personnelle, il ne disposait que des maigres économies qu'il pouvait faire sur son budget de professeur. Mais Hamélius était de ces curieux que le spectacle du monde ne rassasie jamais. Dès l'enfance, il avait ce goût et cette joie de voir : « J'étais comme au théâtre » disait-il de ses impressions d'écolier suivant curieusement les gestes et les paroles du maître, épiant le manège espiègle des élèves. Tant qu'il fut professeur à Ixelles, c'était pour lui une grande jouissance d'habiter une grande ville, de pouvoir suivre la vie des théâtres et des concerts, de fréquenter les expositions et les musées. Tableaux ou sculptures, tout le passionnait également. Il était fort intéressant de se promener avec lui dans la capitale. Il savait vous montrer sur les places et dans les jardins publics, dans des coins perdus ou peu connus, non pas les œuvres cataloguées par les guides Bædeker, mais tel marbre ou bronze, telle statuette, tel relief, qui avait ses préférences. Ce n'était pas non plus le côté archéologique qui avait le dessus chez lui. Non, il vous faisait les honneurs des pièces de son choix comme un amateur éclairé et intelligent dans sa collection personnelle.

Hamélius était un membre assidu de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* ; il y attirait le plus possible ses anciens élèves. Depuis deux ans, il présidait la section de philologie germanique. En novembre 1921, il dirigea les débats de l'assemblée générale. Là comme ailleurs sa disparition laissera un vide qui ne sera pas comblé.

Dans le caractère d'Hamélius deux facultés dominaient surtout : l'intelligence et l'imagination. La première frappait par sa vivacité, sa mobilité, sa puissance d'intuition rapide et complète. Ce n'était pas un de ces méditatifs qui n'arrivent à une conclusion qu'après de longues réflexions. Il concluait immédiatement, quitte à réformer la conclusion d'hier par celle de demain. Nul n'était plus éloigné de « l'homme absurde qui ne change jamais ». Quant à son imagination, elle était le charme de sa vie et la joie de ses amis. En un clin d'œil il échafaudait une théorie littéraire ou politique, brossait le tableau d'une aventure réelle ou supposée, racontait une histoire authentique ou fictive, mais toujours également attrayante. Pour lui l'imagination n'était pas seulement la folle du logis ; c'était la puissante faculté constructive qui permet au savant de voir d'emblée les conclusions auxquelles le raisonnement ne peut encore atteindre ; il avait l'imagination

créatrice des inventeurs, de ceux qui laissent après eux des œuvres durables. Ce don rare fait souvent du tort à celui qui le possède. Dès l'École Normale, les camarades d'Hamélius, voyant surtout en lui un fantaisiste et un original, se demandaient ce qu'un esprit aussi peu équilibré produirait en manière de dissertation. A leur grand ébahissement, la thèse qu'il présenta, une étude de 28 pages seulement, recueillit les suffrages unanimes du jury : c'était un travail très original, très bien composé et très bien raisonné sur le poète allemand Leisewitz. Plus d'une fois dans sa vie, Hamélius étonna de même les observateurs superficiels, qui ne voyaient en lui qu'un original, un « hurluberlu » (1). En fait, son œuvre montre bien que chez lui l'équilibre resta parfait entre ses facultés et que si, dans la conception, l'imagination jouait le premier rôle, il ne manquait ni de jugement ni d'esprit critique pour s'apprécier lui-même. Grâce à un ensemble de dons, dont le moindre n'était pas une exquise sensibilité artistique, il était très accessible au beau sous toutes ses formes et vibrait à toutes les émotions esthétiques. Il fallait l'entendre lire une page qui lui plaisait, déclamer un sonnet de Keats ou de Wordsworth, s'extasier devant une toile ou un marbre ! Mais il gardait à travers tout la claire vue critique qui analyse les ressorts cachés de l'œuvre sans cesser de l'admirer. Pour ceux qui l'ont beaucoup fréquenté, il est intéressant de comparer la touche discrète, toujours très sobre, de ses jugements définitifs, tels qu'on les trouve dans ses ouvrages, avec l'« emballement » dont sa conversation ordinaire donnait de nombreux exemples et les effusions lyriques de certaines de ses admirations.

Hamélius était de ceux qui vivent dans le présent plus que dans le passé ; la politique contemporaine l'intéressait plus que l'histoire ; l'immobilité des siècles périmés l'attirait moins que la variété changeante de l'instant actuel. Aussi n'avait-il pas précisément le génie philosophique. Sa philosophie, s'il en avait une, ressemblait à ce nihilisme doctrinal si bien défini par Tourguenef. « Le nihiliste considère tout du point de vue critique... C'est l'homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui n'admet aucun principe comme article de foi, de quelque respect que soit entouré ce principe. » S'il comprenait les systèmes, s'il les étudiait avec intérêt, c'était plutôt en esthète qu'en adepte de telle ou telle école. Dans une doctrine philosophique bien assise, il admirait plus l'agencement ingénieux des parties qu'il ne croyait

(1) « Cet hurluberlu d'Hamélius ! » Il s'appliquait volontiers cette épithète à lui-même, sachant qu'il avait d'autres qualités plus appréciées.

à la valeur de l'ensemble. D'autre part, son éducation de nomade et les circonstances qui l'avaient déraciné de toute attache patriale profonde, avaient contribué à l'éloigner de toute croyance religieuse positive. Mais s'il n'était pas croyant, il était encore beaucoup moins un militant de l'anticléricisme; il repoussait avec indignation l'idée de s'embrigader dans quelque secte ou franc-maçonnerie que ce fût. Cette indépendance est caractéristique autant qu'exceptionnelle pour un homme de son pays et de sa génération.

Tel est l'homme que nous avons connu pendant près de dix-huit ans, vivant simplement et modestement, uniquement préoccupé de son travail. C'était comme une mission sacrée qu'il avait reçue. Il n'admettait pas qu'une considération quelconque vînt l'en détourner, il en avait fait le but de sa vie, la raison déterminante de ses efforts. Laisser derrière lui une œuvre durable, c'était la seule chose qu'il ambitionnât. D'autres eussent employé les dons qu'il avait à améliorer leur situation matérielle; mais Hamélius n'avait aucun besoin d'argent. Les honneurs ne l'attiraient pas davantage et c'est avec stupeur que ses collègues et amis constatèrent, au lendemain de sa mort, qu'il ne faisait partie d'aucune académie (1)! On peut dire, sans blesser personne, que plus d'un académicien méritait moins que notre collègue disparu le fau-teuil et les honneurs des assemblées savantes.

C'est à sa table de travail solitaire que la maladie vint le surprendre d'une façon foudroyante. Le 3 février, il commença à se sentir indisposé; bientôt les médecins constatèrent qu'il leur était impossible de lutter contre l'urémie qui se manifestait avec une gravité exceptionnelle. La famille et quelques amis purent encore le visiter pendant les rares instants de répit que le mal lui laissa. Il était déjà fort changé après quelques jours. Toujours très doux, très patient, très reconnaissant pour les soins qu'il recevait, les beaux traits de sa personne morale s'affirmaient en raison même de son affaissement physique. Mais dès ce moment tout espoir de le voir se rétablir entièrement devait être écarté. Le 23, après une longue agonie, il s'éteignit doucement quelques instants avant minuit.

Les funérailles d'Hamélius furent simples comme l'avait été sa vie. Trois discours furent prononcés à la mortuaire, l'un par le recteur de l'Université, M. Dejace; le second par nous, au nom de la Faculté; le troisième par un élève d'Hamélius, M. Lebeau.

(1) Ceci n'est pas tout à fait exact. Mon collègue, M. Vander Linden, m'apprend qu'Hamélius fut, au cours de la guerre, élu membre de la *Royal Historical Society* de Londres.

Après le service à l'église de Cointe (à Liège), son corps fut transporté au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode, à Bruxelles, où deux de ses plus vieux amis, M. Hombert, professeur à l'Université de Gand et M. Vercruyse, directeur général au Ministère de l'Industrie et du Travail, adressèrent encore quelques paroles d'adieu à sa dépouille. Tous deux exprimaient avec une poignante sincérité la stupeur douloureuse que sa mort causa à tous ses amis. Comment s'imaginer qu'une vie aussi pleine, aussi exubérante, pût être brisée d'une manière aussi soudaine? Combien d'entre nous s'aperçurent avec une douloureuse amertume qu'il fallut la mort de Paul Hamélius pour nous révéler tout ce qu'il prenait de place dans notre vie et nos affections! Jeune de cœur et d'enthousiasme à cinquante ans, Paul Hamélius laisse les regrets qu'on a pour ceux qui sont emportés à la fleur de l'âge.

JOSEPH MANSION.

Publications de Paul Hamélius.

Histoire politique et littéraire du mouvement flamand, Bruxelles, Ch. Rozez (1894), in-8°, 239 pages. (Bibliothèque belge des connaissances modernes.)

Die Kritik in der englischen Literatur der 17. und 18. Jahrhunderts. Groitsch, Reichardt, 1897, in-8°, 208 pages. (Bibl. de la Fac. de Phil. et L. de l'Univ. de Liège, fasc III.)

La crisi attuale della letteratura fiamminga (extrait de la *Rivista moderna di cultura*). Florence 1898.

Van Bree en Willems. Betrekkingen tusschen Vlaamsche schilderkunst en letterkunde. Bruxelles, 1898 (extrait de *Germania*).

Was dachte Shakespeare über Poesie? Bruxelles, 1899, in-8°, 31 pages.

Theodore Watts. Bruxelles, 1899 (extrait de la *Revue de Belgique*).

Arthur Wing Pinero und das englische Drama der Jetztzeit. Bruxelles, 1900 (16 pages).

The Theory of Romantic Comedy. Bruxelles (1902), in-8°, 47 pages.

De Theorie van het romantische Blijspel, 1903 (extrait de *Van Nu en Straks*).

De dood van Kaïn in de Engelsche mysteriespelen van Coventry (extrait de *Volkskunde*, 1903, 11 pages).

Le Congrès archéologique de Bath (extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, 11 pages), 1905.

Rapport sur les études de philologie germanique dans les Facultés de philosophie et lettres (*Congrès d'expansion mondiale de Mons*), 1905.

The Rhetorical Structure of Layamon's Verse (*Mélanges Godefroid Kurth*, II, p. 341-349). Liège, 1908.

La genèse de l'Ulenspiegel de Charles De Coster (extrait de la *Belgique artistique et littéraire*), 1908

The Source of Southern's « Fatal Marriage » (extrait de *Modern Language Review*, IV, p. 352-356), 1909.

Sommaire de l'histoire des littératures étrangères. Bruxelles, in-8°, 61 pages.

Thomas Southern's Loyal Brother, a Play on the Popish Plot, edited with Introduction and Notes. Liège (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres. XX), 1911, 131 pages.

Bijdrage tot de geschiedenis van het rijm (Handelingen van het tweede Vlaamsch Philologencongres te Gent 1913, p. 216-224)

The Siege of Liège. A personal narrative. London, 1914, in 12, 79 pages.

The Travels of Sir John Mandeville. (*Quarterly Review*, 1917.)

Anglo-Belgian Relations past and present, Londres, 1918 (117 pages). En collaboration avec H. Vander Linden.

Mandeville's Travels, edited from Ms. Cotton Titus, c. XVI in the British Museum, Vol. I. Text (*Early English Text Society*, Original Series No. 153). Londres, 1919.

Introduction à la littérature française et flamande de Belgique. Bruxelles, Office de Publicité, 1921, in-8°, 316 pages.

La littérature des proscrits en Angleterre (*Revue belge de philologie et d'histoire*, I, p. 59-69), 1922.

ERRATUM

C'est par suite d'une inadvertance que la note intitulée « Simone », publiée dans le n° 2, p. 335-336, a été insérée dans la *Revue*.
